

Études littéraires africaines



BURNAUTZKI (Sarah), *Les Frontières racialisées de la littérature francophone : contrôle au faciès et stratégies de passage*. Paris : Honoré Champion, coll. Francophonies, 2017, 444 p. – ISBN 978-2-7453-3346-9

Bernard Mouralis

Number 44, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051555ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051555ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mouralis, B. (2017). Review of [BURNAUTZKI (Sarah), *Les Frontières racialisées de la littérature francophone : contrôle au faciès et stratégies de passage*. Paris : Honoré Champion, coll. Francophonies, 2017, 444 p. – ISBN 978-2-7453-3346-9]. *Études littéraires africaines*, (44), 210–212. <https://doi.org/10.7202/1051555ar>

féminisme non-spécifique qui prétendent libérer les minorités ; elle adopte en revanche le concept d'intersectionnalité développé par K.W. Crenshaw, en tant qu'il « [...] permet de penser ce qu'est une véritable politique d'émancipation qui prenne en compte l'expérience vécue des victimes ou des minorités » (p. 166).

En définitive, c'est en se plaçant dans une optique résolument pluridisciplinaire que Hourya Bentouhami-Molino examine la contribution des études postcoloniales à la pensée politique contemporaine ; et c'est précisément ce qui fait de son livre une contribution importante à la philosophie politique.

■ Lalagianni VASSILIKI

BURNAUTZKI (SARAH), *LES FRONTIÈRES RACIALISÉES DE LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE : CONTRÔLE AU FACIÈS ET STRATÉGIES DE PASSAGE*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. FRANCOPHONIES, 2017, 444 p. – ISBN 978-2-7453-3346-9.

Ainsi que le suggère son titre accrocheur, cet ouvrage étudie, à partir d'un corpus de textes de Yambo Ouologuem et de Marie NDiaye, « les processus de racialisation à l'œuvre, à l'échelle de la situation nationale française ainsi qu'à l'échelle microsociale, tels qu'ils peuvent opérer au niveau éditorial, dans des discours de commentaire, d'interprétation, de critique ou encore de théorie littéraire » (p. 11). L'ensemble se lit aisément en dépit de quelques longueurs, notamment dans le chapitre III.

Après une introduction (p. 9-37) dans laquelle l'auteure interroge sa propre démarche en insistant par exemple sur ce qu'avait de vain, lors de son séjour au Mali, sa tentative visant à rencontrer Ouologuem ou tel ou tel de ses proches, le chapitre I (p. 41-138), intitulé « La violence invisible de la racialisation dans l'espace littéraire de langue française », souligne l'homologie entre violence sociale et violence discursive au sein de l'espace littéraire français et francophone, en raison de la question de la race. Le chapitre II (p. 139-202), « Consécration littéraires équivoques », est centré sur le rapport des deux écrivains du corpus avec leurs éditeurs. On appréciera l'étude minutieuse menée sur les archives du Seuil, qui montre bien l'opposition éditoriale que *Le Devoir de violence* a rencontrée, ce manuscrit ne correspondant pas à l'idée que la plupart des lecteurs (à l'exception notable de Jean Cayrol) se faisaient de l'Afrique et de ce que devait écrire un « écrivain africain » : Ouologuem ne répondait pas à « l'injonction à l'africanisation » (p. 163).

La deuxième partie étudie les stratégies déployées par les deux auteurs du corpus pour échapper aux contraintes décrites précédemment. Le chapitre III, « Distorsions et subversions des représentations » (p. 205-341), montre ainsi comment *En famille* de Marie NDiaye peut être lu comme une reprise très concertée du célèbre roman d'Hector Malot (1893) : « Si, à travers cette nouvelle version d'*En famille*, NDiaye énonce en définitive l'antithèse du roman de Malot, [...] elle suggère que le tabou de l'aveuglement à la couleur n'apporte pas de soulagement » (p. 260). Comme chez Ouologuem, le profit escompté se révèle en définitive limité. Le dernier chapitre, intitulé « Complicités hégémoniques et concessions multiculturalistes » (p. 343-403), fondé sur l'examen, d'une part, des textes de Ouologuem publiés sous les noms de Nelly Brigitta et d'Utto Rodolph, et, d'autre part, de *Trois femmes puissantes*, met en lumière l'aporie dans laquelle s'enferment les deux auteurs dans la mesure où, selon Sarah Burnautzki, ils ne cesseraient d'hésiter entre des schèmes universalistes et des schèmes multiculturels, ce que l'auteure appelle l'« impasse postcoloniale » (p. 345).

L'ouvrage s'appuie sur une démarche rigoureuse qui nous permet de passer de l'approche externe d'une situation littéraire où s'opposent littérature « française » et littérature « francophone » à une approche interne centrée sur les stratégies mises en œuvre par les écrivains pour tenter d'échapper à ces contraintes. La tension entre les deux littératures prend sa source dans une « *color line* » invisible, mais qui n'en existe pas moins et s'exprime soit à travers le discours de l'universalisme républicain, soit à travers le discours du multiculturalisme, apparu plus récemment. L'auteure montre bien le lien existant entre ce dernier courant et le néolibéralisme : « Les textes en question sont souvent si enferrés dans les rapports de domination littéraire, culturelle et notamment économique que leur potentiel de signification subversive s'en trouve anéanti. Mieux encore, l'espace littéraire a donné lieu à une véritable industrie de l'altérité » (p. 344).

En dépit d'une description pertinente des tensions qui innervent le système littéraire francophone, l'ouvrage n'emporte pas toujours l'adhésion. Cela tient d'abord à une contextualisation parfois insuffisante de la relation entre littérature et société, l'auteure ayant tendance à adopter une conception réductrice de celle-ci. Par exemple : « Le choix de posture effectué à travers le roman *Trois femmes puissantes* conduit l'auteure dans une impasse postcoloniale particulièrement lucrative » (p. 346). Parallèlement, les nombreuses considérations sur les limites de l'universalisme républicain auraient

gagné en efficacité si elles avaient reposé sur une distinction plus nette entre l'ordre des faits et l'ordre des valeurs. Que ce thème de l'universalisme républicain ait été utilisé par les différents pouvoirs pour dissimuler l'existence des inégalités et des discriminations, selon le processus de l'idéologie tel que Marx l'a défini, nul ne le contestera. Mais il n'est pas certain que ce constat suffise à ruiner complètement la part d'idéal qui peut être attaché à ce thème. D'ailleurs, l'auteure nuance elle-même son propos en reconnaissant que cet universalisme est un idéal, et qu'il est par conséquent distinct de ses manifestations concrètes (p. 281). On notera également qu'un certain nombre de questions essentielles ne sont pas vraiment soulevées. C'est le cas dans les analyses consacrées à l'accusation de « plagiat » qui a visé *Le Devoir de violence* de Ouologuem. Certes, le récit de la réception du roman par l'éditeur puis par la presse est mené avec beaucoup de brio mais en fin de compte, on reste sur sa faim car, en réalité, cette accusation de plagiat n'est que le signifiant d'un signifié. En effet, ce qui n'a pas été pardonné à Ouologuem, ce n'est pas d'avoir inséré dans son texte des pans entiers d'autres œuvres – tant d'autres l'avaient fait avant lui, y compris en Afrique –, mais en entrelaçant la figure du peuple juif et la figure du peuple noir, d'avoir violé un tabou et affirmé qu'il ne saurait y avoir de *peuple élu*, qu'il soit choisi par Dieu, ou distingué au cours de son histoire par des souffrances exceptionnelles.

Enfin, on constatera que l'auteure, tout en se voulant critique à l'égard du système littéraire français et francophone, ne réussit pas en définitive à sortir d'un face-à-face franco-français. Ceci apparaît notamment lorsqu'elle évoque l'« émergence d'un discours littéraire multiculturaliste français » (p. 92-93), car le discours en question, réduit à la relation France-Afrique-Antilles, semble avoir été fabriqué pour les besoins de la cause et passe ainsi sous silence l'intérêt porté aux littératures étrangères (Europe, Amériques, Orient) depuis le début du XIX^e siècle. La connaissance de ces autres mondes sociaux et littéraires et l'adoption d'une perspective comparatiste auraient permis de sortir des limites de ce face-à-face et de faire émerger une notion plus productive : celle de l'*indifférence* croissante à l'égard de l'Europe.

■ Bernard MOURALIS